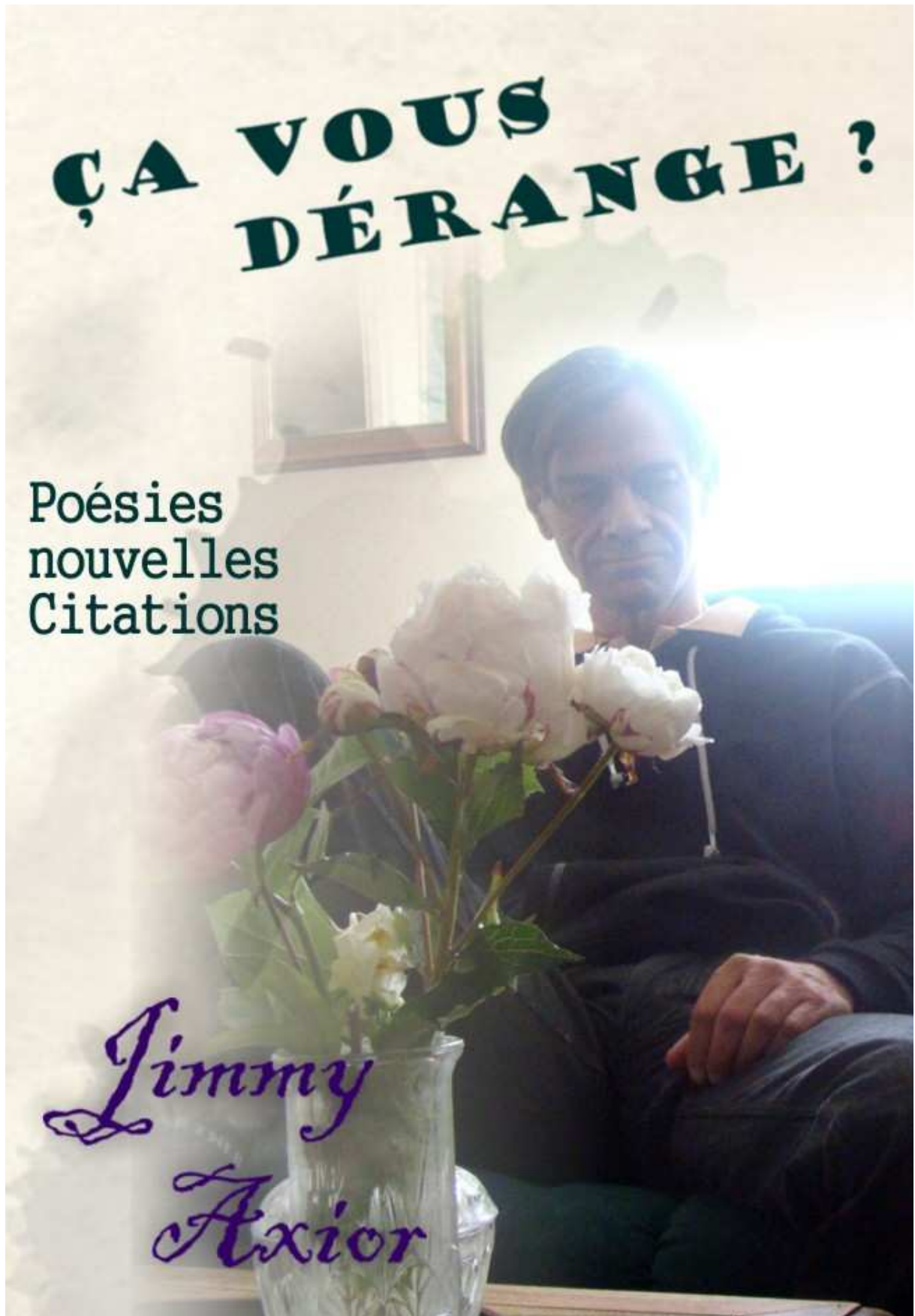


ÇA VOUS DÉRANGE ?

Poésies
nouvelles
Citations

*Jimmy
Axior*



* * *

**Mon masque de baptême a besoin de mes yeux pour se voir
dans la glace de l'autel du vestibule.**

**Mon masque de baptême ne m'a jamais quitté, je l'ai peint aux
couleurs de mon âme.**

* * *

Nouvelles

La dame du printemps

Un matin quelque part

La dame du printemps

Quand Gérald est devant son miroir le matin il se dit qu'il ne sera jamais président de la République, puis il organise sa journée. Aujourd'hui, la fenêtre entrouverte laisse pénétrer dans la pièce une brise fraîche et tonifiante. Le calorifère, éteint depuis peu, dégage une odeur printanière. Gérald décide de sortir.

« Suzanne, mon manteau, je vous prie.

- Mais, Monsieur, nous ne sommes pas Mercredi...

- C'est le printemps, Suzanne, c'est le printemps...

- Bien, Monsieur. »

Quand Gérald passe son manteau, il connaît habituellement au détail près toutes les péripéties qui vont émailler sa journée ; mais aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres.

« Monsieur prendra son chapeau ou sa casquette ?

- La casquette, Suzanne, s'il vous plaît. »

Suzanne est contente. Quand Monsieur prend sa casquette, c'est qu'il va au pub, ou qu'il se rend chez quelque ami pour faire un bridge. Quand Monsieur prend son chapeau, c'est qu'il a l'intention d'aller solliciter les faveurs d'une dame, et Suzanne est

secrètement jalouse.

Ce que Suzanne ignore, c'est qu'en ce jour du 21 mars 1905, comme chaque année depuis le décès de son épouse, Gérald va rendre visite à la dame du printemps. Il passe tout d'abord au 25 de la rue Bonaparte, dans sa garçonnière secrète, troque sa casquette contre un panama de couleur claire, retire son manteau et enfile une redingote plus légère.

La dame du printemps habite dans une petite maison située derrière les immeubles voisins. Gérald consulte sa montre : c'est l'heure. Il fait tinter la clochette et accomplit quelques allers et retour sur le perron pour tromper son impatience. C'est une femme très âgée qui lui ouvre. Il la connaît bien maintenant. Sans même la saluer il s'engouffre à l'intérieur.

« Notre rendez-vous était à neuf heures trente ! Voilà plus de deux minutes que vous me laissez poireauter dehors.

- Vous accordez donc tant d'importance au temps, Monsieur Gérald ? lui répond calmement son hôte. Cela m'étonne bien de vous. Oublieriez-vous pourquoi vous êtes ici ?

- Veuillez excuser mon emportement, et bien le bonjour. Voyez-vous, chaque année qui passe me semble de plus en plus longue dans l'attente de ce si court moment que vous avez la bonté de me faire vivre.

- Alors ne perdons pas une seconde de plus, prononcez la formule. »

Gérald retire son chapeau, et va se placer à l'intérieur d'un cercle blanc tracé à la craie au milieu de la pièce. Il se concentre, regarde la femme droit dans les yeux, puis prononce ces paroles qui ont hanté ses pensées chaque seconde pendant ces douze mois qui viennent de s'écouler :

« Dame du printemps, emmenez-moi revoir mon épouse adorée »

Sur un guéridon sont placées plusieurs clefs de platine. L'une

d'elle s'illumine. La vieille femme s'en saisit, puis va la tourner délicatement dans la serrure de la porte d'entrée.

« Voilà, c'est prêt, dit-elle, Je vous donne vos vêtements. Vous aurez aussi à porter ceci : c'est une montre, comme celle que vous avez, mais celle-ci se met au poignet à l'aide du bracelet qui y est attaché. Ce système est tout nouveau, mais à l'époque où je viens de vous emmener, elles sont d'un usage très courant. Vous êtes en 2007, votre épouse se prénomme Laëtitia et elle a quarante-sept ans, tout comme vous. Vous devrez être de retour à 17 heures précises. »

Une petite chahute tout en verre, avec une sorte de banc à l'intérieur, de forme ovale. Sur une des parois une immense photographie en couleurs d'une qualité exceptionnelle représente une femme à moitié nue, disproportionnée mais plutôt attirante aux goûts de Gérald. La dame du printemps lui a dit d'attendre là que Laëtitia passe le chercher en voiture, mais il a un peu honte de recevoir son épouse en si coquine compagnie.

« La voilà qui arrive, se dit-il, elle n'a pas perdu de temps. Elle doit être aussi impatiente que moi ».

En effet, une voiture vient de déboucher du coin de la rue, mais elle ne s'arrête pas. Une autre la suit, puis une autre. Gérald est impressionné, il était loin de s'imaginer qu'autant d'automobiles pouvaient circuler en même temps et à une telle vitesse. Cependant il est un peu déçu par l'apparence de ces véhicules sans forme, tous pareils.

« C'est donc ça l'an 2000 ? pense Gérald, très déçu. Plus aucune esthétique. Les rues sont noires, les immeubles et les maisons plats, sans fantaisie, et sales de surcroît. Et même cette femme nue sur la photo, toute décoiffée et sans rondeurs. J'espère que Germaine n'est pas comme ça.»

Le malheureux est tout à ses lamentations quand une femme s'avance vers lui et lui fait signe. Il a du mal à reconnaître sa

Germaine, mais son embonpoint le rassure. Elle est même beaucoup plus forte que dans toutes les époques où il l'a rencontrée, et elle lui paraît aussi beaucoup plus jeune.

« Je suis en retard mon chéri, excuse-moi, la circulation, c'est épouvantable.

- Épouvantable ? À ce point ?

- C'est une façon de parler, ça veut dire que c'est très déplaisant. Tu ne m'embrasses pas ?

- S'embrasser, comme ça, dans la rue ?

- Oui, comme ça, ça ne dérange personne, lui dit-elle, en lui faisant un petit baiser furtif sur la bouche. Viens vite, il faut qu'on se dépêche. Je vais te conduire à l'appartement, et tu m'y attendras un peu, j'ai des tas de choses à faire.

- Tu ne devais pas me conduire en voiture ?

- Si, bien sûr, ma voiture est garée un peu plus loin ».

Pourquoi Germaine, ou plutôt Laëtitia, gare-t-elle sa voiture aussi loin alors qu'ils ont rendez-vous ici ? Il y a largement la place devant la cahute en verre et la route à cet endroit est bien meilleure, elle a des pavés.

Gérald a un peu de mal à respirer, et toutes ces choses nouvelles qui l'entourent l'impressionnent. Certains immeubles sont immenses, par endroits des photographies démesurées défilent sur des écrans géants, et toutes ces automobiles qui roulent à une vitesse incroyable ! Mais Gérald supporte. Quand Gérald est avec Germaine, Gérald ne pense qu'à Germaine.

Dans la voiture d'autres émotions l'attendent. Il est tout d'abord agréablement surpris par l'extrême confort des sièges, mais quand il voit Laëtitia s'installer aux commandes, il commence à paniquer. Il n'ose rien dire, mais son esprit n'est pas habitué à accepter qu'une femme s'occupe de conduire une automobile, et encore moins un prototype de cette sorte. Quand le véhicule atteint les cinquante kilomètres par heure, il se sent défaillir. Laëtitia remarque son malaise et tente de le rassurer :

« Tu n'es pas habitué à la vitesse, ferme les yeux. Je vais te mettre de la musique, ça ira mieux. Je ne roule qu'à cinquante, c'est une vitesse normale à notre époque, même un peu lente. »

Laëtitia actionne un des nombreux boutons d'un minuscule poste de TSF encastré dans le tableau de bord, et aussitôt il se dégage d'on ne sait où une musique puissante et claire, au rythme endiablé.

« Ça te plaît ? demande-t-elle.

- C'est très musclé. Et le chanteur, je ne comprends rien de ce qu'il dit. On ne parle plus en français, en 2007 ?

- Oh, si, bien sûr, je vais changer. »

Laëtitia appuie sur une autre touche. La musique devient moins violente, mais toujours très rythmée. Cette fois Gérard comprend les paroles :

« Moi, qui balance entre deux âges j'leur adresse à tous un message : le temps ne fait rien à l'affaire quand on est con, on est con. Qu'on ait vingt ans, qu'on soit grand-père, quand on est con, on est con. Entre vous, plus de controverses, cons caducs ou cons débutants... »

Gérard, qui a fermé les yeux, s'imprègne de ces paroles. Il les trouve vulgaires.

Elle exagère, la voisine de pallier, il n'est pas si grand cet appartement, Gérard le trouve même très petit.

« Vous n'envisagez pas de déménager ? a-t-elle dit, croisant les deux époux dans l'escalier. Un si grand appartement pour vous qui êtes toute seule...

- Vous êtes toute seule vous aussi, a répliqué Laëtitia, et vous m'emmerdez bien comme quatre ! »

Gérard est seul dans l'appartement. Son épouse l'a planté là ; c'était déjà bien d'annuler sa séance de fitness pour venir le chercher, elle ne pouvait pas prétexter à son psy qu'elle recevait l'époux qui l'a pleurée en 1897.

« Si tu as faim, tu pioches dans le frigo, je fais au plus vite. »

Le frigo ? C'est quoi un frigo ? Et puis où est-ce qu'il va se procurer une pioche ? De toute manière Gérard refuse de toucher à tous ces objets insolites qui l'effraient. Voilà des heures qu'il regarde en permanence cette montre qu'il a attachée à son poignet. Le temps qui passe est si court, quand on l'a attendu si longtemps... Pour tromper son ennui et sa faim, il a consulté les livres de la bibliothèque. Quel affront les gens de cette époque ont-ils fait à Victor Hugo ! De si beaux textes enfermés dans un livre mou, sans reliure ni enluminure. Il a fini par trouver enfin la perle rare : un roman de son ami Marcel, que celui-ci n'a pas encore écrit. « Un amour de Swann ».

Laëtitia est enfin de retour. Gérard n'ose pas lui avouer qu'il a très faim, car à peine arrivée elle s'est précipitée devant une sorte de télectroscope muni d'un clavier de machine à écrire : « pour visionner ses messages », a-t-elle dit. Gérard se demande si toute cette haute technologie est bien efficace, car lui, quand il consulte son courrier le matin, ça lui prend beaucoup moins de temps.

« Je ne voudrais pas te bousculer, mon amour, finit-il par dire, mais la dame du printemps m'attend pour 17 heures tapantes.

- Tu as raison, chéri, il vaut mieux partir maintenant. Nous n'avons pas pu se voir beaucoup, quel dommage ! J'espère que l'année prochaine nous nous retrouverons à une époque plus calme. »

Gérard fait tinter la clochette et accomplit quelques allers et retours sur le perron pour tromper son désarroi. La femme très âgée lui ouvre et sans même la saluer il s'engouffre à l'intérieur.

« Notre rendez-vous était à dix-sept heures ! Voilà plus de deux minutes que je vous attends, gémit la vieille femme. La prochaine fois...

- Il n'y aura pas de prochaine fois, coupe sèchement Gérard. »

Il récupère son panama et sa redingote, prend congé de la dame du printemps, puis se rend à la garçonnière échanger ces objets contre le manteau et la casquette. Le chemin de retour vers le manoir est calme et paisible. Gérald se sent bien, mais il a faim. Dans sa tête trottent encore les paroles qu'il a entendues dans la voiture :

« *Le temps ne fait rien à l'affaire, quand on est con, on est con...* »

« Monsieur a passé une bonne journée ?

- Très bonne, Suzanne, très bonne.

- J'en suis heureuse, Monsieur.

- Voyez-vous, Suzanne, s'il n'est pas bon de se lamenter sur le passé, il n'est pas meilleur d'espérer en l'avenir. Seul le présent mérite notre attention. Voulez-vous partager ce présent avec moi ?

- Oh, Monsieur...

- J'ai très faim, Suzanne, allez donc à la cuisine nous préparer un copieux repas, et faites-moi ensuite l'honneur de venir le déguster à ma table.

- Bien Monsieur. »

Pendant que Suzanne se rend à la cuisine, Gérald s'installe dans le fauteuil du salon. Recouvrant son caractère bourru et grognon, il s'exclame de sa plus grosse voix :

« Pas bien Monsieur : oui Gérald... Et fichez-moi en l'air ce satané chapeau !

Un matin quelque part

Elisa :

« C'était un très bon élève, plutôt renfermé. Il rêvait de devenir garde forestier. Mes revenus étaient modestes, les loisirs étaient rares et nous ne partions pas souvent en vacances, mais jamais il ne s'en plaignait. Les dimanches, parfois, nous nous réunissions en famille. Il ne parlait pas beaucoup, mais s'occupait de ses petits cousins comme un grand frère, il les faisait jouer. Lui, si taciturne, supportait leur turbulence avec tant de patience... »

Loïc Bazinski :

« Je m'appelle Loïc, j'ai 39 ans, je suis marié et père de deux enfants. L'aînée, Patricia, a 16 ans et son jeune frère Francis en a 14. Ils suivent une scolarité normale. Avec mon épouse Aïcha je tiens une petite boutique de chaussures au Nord-est de la ville, dans la cité des Genêts. Nous sommes des gens simples et, je pense, très appréciés dans le voisinage. Notre rêve est de pouvoir s'offrir un jour une petite villa aux alentours de Pontchâteau, en Loire Atlantique, afin de nous rapprocher des parents d'Aïcha les week-ends, et pendant la période estivale. »

Gilles Beaupin :

« Je m'appelle Gilles, j'ai 17 ans et je suis apprenti boulanger. Ma mère, agent de service au lycée André Breton, m'a élevé seule ainsi que mes deux frères Cyril, 9 ans et « Petit Pierre », 7 ans. Notre sœur aînée Fabienne a quitté le foyer depuis deux ans pour monter à la capitale avec son ami Marc. Elle y exerce le métier d'aide soignante. Elle vient aux nouvelles plusieurs fois par semaine. Nous nous réunissons chaque année à la période de Noël et nous apprêtons à célébrer en Avril le mariage de Marc et Fabienne, si Maman va mieux : elle est actuellement hospitalisée pour un problème de reins. »

Gwenaëlle Joliot :

« Je m'appelle Gwenaëlle, j'ai 16 ans et je suis lycéenne. »

Elisa :

« Nous ne lui connaissions pas d'amis. Le soir quand il rentrait il se rendait directement dans sa chambre pour étudier. Nous ne le voyions qu'à l'heure du repas ; jamais triste, mais jamais non plus il ne montrait quelque joie. Il parlait peu, juste pour dire des choses essentielles. Il s'exprimait avec ses yeux. Le jour de ses 18 ans nous avons organisé une grande fête pour lui, avec toute la famille. Chacun y est allé de son cadeau. Oh, bien sûr, ce n'était qu'en fonction de nos moyens, mais nous y avons mis tout notre cœur. Il parut très ému, et pourtant c'est ce soir-là qu'il nous annonça son intention de partir. »

Gwenaëlle est une jeune fille pleine de vie. Championne départementale de gymnastique, elle se destine à une carrière sportive. Quand son temps le lui permet, elle aime organiser des

sorties avec ses amies. Ce soir, après son entraînement, elle ira les rejoindre au pub des Chalâtres. Elle a pourtant un contrôle de mathématiques à réviser pour demain, mais elle est fâchée avec cette matière et surtout, il va probablement y avoir Sylvain, le cousin de Sophie, sa meilleure amie.

Sylvain fait semblant de ne pas s'intéresser à elle, mais elle le sait : il est amoureux. Les femmes ressentent ces choses-là. Sa façon gênée de détourner son regard ne trompe pas.

Loïc, Gilles et Gwenaëlle sont dans le bus 54. Ils ne se connaissent pas, ne se regardent pas. Il y a aussi Salim, 10 ans et sa maman. Ils sont assis derrière le chauffeur. À côté d'eux se tient Véronique, enceinte de cinq mois.

« Cède ta place à la dame, dit la maman de Salim

– Pourquoi ?

– Cède ta place à la dame, parce que je te le dis. »

Salim se lève, mais il ne comprend pas. Il est fatigué lui aussi, et il était là avant. Il comprendra plus tard que les certitudes humaines ne demandent qu'à être bousculées par des valeurs beaucoup plus fortes, notamment celles du cœur.

Elisa :

« Il est parti avec presque rien : quelques chemises, un pantalon de rechange... Il n'a pas voulu dire où il allait. J'ai glissé deux billets dans sa poche, c'est tout ce que j'avais. Il est parti à pieds, il est parti sans se retourner. Je lui ai demandé de nous donner souvent des nouvelles, il n'a pas répondu. Il n'en a jamais donné non plus. »

Georges Poulain :

« Je m'appelle Georges, j'ai 45 ans. Malgré ma maîtrise d'histoire je travaille depuis 17 ans en usine, en tant qu'ouvrier spécialisé, à la CPAA, une entreprise chargée de sous-traitance en carrosserie automobile et aéronautique. Je suis également dans le bus 54 qui se dirige vers la préfecture. Il est 7 heures 45. À cet arrêt il va falloir que nous nous tassions un peu : c'est une correspondance importante pour rejoindre les universités, puis la zone industrielle. Étudiants et ouvriers vont devoir cohabiter dans cet espace restreint pendant plus d'une demi-heure. J'étouffe, comme tous les matins depuis dix-sept ans. J'étouffe dans le bus, au milieu des odeurs de transpiration mêlées aux forts parfums d'after-shave ou autre Guerlain. J'étouffe à l'usine, au milieu des fumées et des relents de graisse, à la cantine aussi, où se mélangent les odeurs acides des bleus de travail et celles du graillon. Je suis asthmatique et j'ai le foie fragile. Je suis malade et ça ne se voit pas, alors je subis les bousculades, sans rien dire. Ce matin je suis mal réveillé, mon café noir a du mal à passer. Je somnole debout, et n'ai qu'une hâte, c'est d'être rendu à 6 heures du soir où je pourrai m'asseoir en face de la télévision, en compagnie de mon épouse et de mes quatre enfants, et respirer enfin la bonne odeur de soupe. »

Elisa :

« Je me souviens de cette époque où il n'avait que 12 ans. À sa sortie d'école il allait s'occuper d'une vieille femme du quartier, la Margot. Il avait décidé ça de lui-même. Il l'aidait à faire quelques pas dans le quartier, toujours en silence, lui faisait ses courses, jusqu'au jour où ses enfants la placèrent dans un hospice. Il ne parut pas en être affecté. Il n'avait pas quatorze ans qu'un jour il fonça sur un groupe de trois voyous qui tentaient d'arracher son cartable à un élève des petites classes. Il n'était pourtant pas bagarreur, mais il ne supportait pas qu'on fasse du mal aux gens,

surtout aux enfants. »

L'autobus s'apprête à repartir, après plusieurs tentatives pour refermer les portières, quand un jeune homme débouche d'un porche et fait signe au chauffeur. Les passagers se resserrent encore un peu pour laisser entrer ce nouvel arrivant. Le véhicule roule à présent au pas en traversant le marché des Oliviers en pleine effervescence. Un coup de Klaxon retentit, pour disperser les quelques promeneurs qui encombrant le passage ; parmi eux la Raymonde, une femme âgée bien connue et appréciée des habitués de ce marché. Elle est la dernière à quitter la voie, après avoir pris son petit chien dans ses bras et fait un sourire au chauffeur. Pendant ce temps, le jeune homme à l'intérieur du bus s'est frayé un chemin pour se placer en plein milieu de la foule.

Elisa :

« Je pensais qu'il était parti sur un coup de tête, qu'il reviendrait très vite. Voilà plus de deux ans maintenant qu'il nous laisse sans nouvelles. Comment a-t-il pu nous oublier aussi vite ? Il aimait sa chambre, ses études, ses sœurs et mon gâteau aux amandes. Deux ans à vivre dans l'angoisse, à attendre minute après minute ne serait-ce qu'un signe, une indication même vague sur ce qu'il devient, ce qu'il fait, où il est ; deux ans à ouvrir fébrilement la boîte aux lettres tous les matins, même le dimanche, à sursauter à chaque sonnerie du téléphone, à dévisager chaque passant dans la rue dans l'espoir de le reconnaître. Pourquoi l'ai-je laissé partir sans rien dire ?

Deux longues années pendant lesquelles j'étais loin de me douter que le dénouement serait bien pire que l'attente... »

Le jeune homme ouvre son blouson, et avec une avec une

dextérité très professionnelle, actionne la bombe attachée à sa ceinture.

Pierrette Fillard, tenancière du bar de la Croix :

« Nous avons entendu une énorme déflagration, j'ai cru que ça provenait de la cave. La vitrine a volé en éclats. Ma première réaction a été d'appeler les pompiers tandis que mon mari s'est précipité vers la sortie pour tenter de calmer les clients. Dehors les gens étaient paniqués, ils couraient dans tous les sens. Un homme avait les vêtements en feu, il s'est fait renverser et piétiner par la foule. Trois personnes ont réussi à l'isoler et étouffer les flammes. Ils l'ont traîné près du café sur le trottoir. Malgré ma panique j'ai tout de suite pensé à aller chercher des couvertures et tout ce qui pouvait être utile pour les premiers secours. »

Elisa :

« La police est venue plusieurs fois perquisitionner à l'appartement. Ils n'ont pas trouvé le moindre signe d'appartenance à quelque mouvance que ce soit. Ils m'ont questionné maintes et maintes fois sans ménagement, ainsi que Lucie et Laure, mais nous n'avons rien pu leur apprendre qui puisse les avancer dans leur enquête. Que dire d'autre, si ce n'est que c'était un garçon calme, studieux et serviable, et qu'il ne semblait pas s'intéresser à la politique ? Depuis ce drame notre famille est plongée dans le malheur, et comme si cela ne suffisait pas, les gens du quartier nous tournent le dos ; certains commerçants refusent même de nous servir. »

Le petit Salim est défiguré à vie et ne remarchera pas. Il ne verra plus jamais sa maman.

La Raymonde est actuellement à l'hôpital dans un état grave. Son petit chien de huit ans a été recueilli par une association de protection animale, puis confié à une famille d'accueil. À chaque instant il se demande pourquoi sa maîtresse qui l'aimait tant ne vient pas le chercher.

Le bébé de Véronique ne verra jamais le jour, c'était son premier, elle n'en aura pas d'autres.

Loïc, Gilles, Gwenaëlle et Georges font partie des trente-sept victimes qui ont perdu la vie. Trente-sept hommes et femmes de tout âge, toute ethnie et toute sensibilité. Leurs projets, leurs amours, leurs passions, tout s'est arrêté net. Leur famille et leurs amis les pleurent.

Ils sont morts pour un idéal qui n'était pas le leur.

Poésies

L'enfant attend
La dent de Jean
Sale temps
L'homme et l'oiseau
L'homme et l'oiseau (40 ans plus tard)
Scène de magie dans la forêt des elfes
La voix d'outre-Savoie
Je préfère manger à la comptine
Straight boy song
De chaque côté de la fenêtre
La meilleure façon d'aimer.
Belle dame
Amourire
Mille bleuets
Jacasserie souveraine
Au pied de ma muraille
C'était un enfant
C'est comme ça
Soldes monstres
L'homme qui a tout

L'enfant attend

L'enfant qui attend
Au pied du tertre rocailleux
N'a pas d'aiguail au bord des yeux
Il a le cœur qui bat au rythme des printemps
Il attend
Dans une brume grise
Il attend que ses os se brisent
Tels ses rêves de savon emportés par le vent

'enfant qui attend
Assis sur une pierre
N'a pas de sel sur les paupières
Il passe les saisons
Sans raison
Devant le mausolée de ses parents
Il regrette ce court instant
Où il était enfant.

La dent de Jean

S'ennuyant, seule dans son palais
La dent de Jean s'en est allée
De sagesse elle en eut assez.

Quand elle se fut débarrassé
De sa couronne en porcelaine
De peine s'en trouva vilaine.

A l'instar des trois capitaines
Elle abjura la belle haleine
La quitta pour aller danser.

La dent de Jean s'est fait la malle
« Merci pour tout, c'était pas mal
Mais ce soir je pars en cavale »

Pour la rejoindre au fond des cieux
Son dernier compagnon de jeux
Délaissa la tête à Mathieu

Le pauvre Jean dans son malheur
Offrit son ultime rancœur
Au rongeur qui squattait son cœur

Sa bouche n'osera jamais
Nous révéler les doux secrets
De son âme désabusée

Et vous pourrez vous amuser
A fouiller dans tous les musées
Jamais vous ne la trouverez

La dent de jean s'en est allée
Les artistes quittent la piste
Tôt ou tard, et c'est ça qu'est triste

Sale temps

Le temps passe sans se retourner
Le temps passe aux pas cadencés
Pas de danse
Y'a qu'à danser
C'est tendance
En sandales
Sur la dalle

Le temps passe à la télé
Les scandales
Les affaires
Et tant qu'à faire
Courir après le temps passé sans se lasser
Par beau temps
Barbotant
Haletant
Dans l'étang
Dans les temps
Parce qu'on a le temps

Passer à la télé
Tout le temps
Tant mieux
Et puis
Se passer de télé
De temps en temps
Par dépit
Tant pis

Je suis partant, pourtant
Un répit ...
Le temps passe à la télé
Courir après le temps, c'est tentant
Courir après le temps sans jamais le rattraper
Le temps passe sans se retourner
Temps bourrin !
Et je remets cinq francs dans le nourrain

Vivre avec son temps
Ça prend du temps
Coller au temps
Vieillir autant
Le temps d'un été
Le temps d'un sourire
Le temps d'un baiser
Le temps d'un regret
Le temps des secrets
Le temps d'antan
Le temps presse
Le temps se dresse
La tendresse
La tempête
La tambouille
Les magouilles
Ça chatouille ou ça grattouille ?
Tout se brouille
Les grenouilles bidouillent dans la gadouille
Une patrouille de fripouilles en vadrouille gazouille

'ai la trouille, je dérouille
Allez, on se grouille !

Tant de temps passé
A se retourner
Sentant venir le temps
Dans cent ans, ça s'entend
Le temps passe sans se retourner
C'est ça le temps ...
Sale temps !
C'est Satan.

L'homme et l'oiseau

Quatre murs griffonnés et rayés et mal peints.
Une fenêtre à barreaux et une porte blindée
Et, gelé dans son coin, un homme qui a faim.
Un oiseau qui se pose sur les barbelés.

L'oiseau s'est arrêté au bord du soupirail.
L'homme l'a regardé, allongé sur la paille.
L'oiseau s'est envolé vers d'autres destinées
Et alors, triste et seul, l'homme s'est mis à rêver.

Il rêvait qu'il était jadis cet oiseau pur
Qui s'envolait ainsi de mesure en mesure
Et qui faisait comprendre aux gens la liberté.

Les gens le regardaient puis lui tournaient le dos
Les gens se détournaient, n'écoutant pas ses mots.
Le bonheur on s'en fout ! Nous, on a la fierté

L'homme et l'oiseau (40 ans plus tard)

Le vent des hauts sommets en ce matin d'automne
Fait glisser lentement l'air probe des glaciers
Dans le cachot maudit. Les rafales entonnent
De rudes mélodies sur les barreaux d'acier.

Ici est enchaîné depuis nombre d'années
L'homme au visage inerte et au regard distant
Fixé sur les relents de son âme damnée,
Fanée, et délestée de ses rêves d'antan

Un oiseau s'est posé au bord du soupirail
Son ombre a caressé l'homme assis sur la paille
Puis il s'est envolé vers d'autres destinées

Durant ce court instant l'homme s'est souvenu
Du prix qu'il dût payer pour n'être parvenu
A crier « Liberté ! » dans ce monde obstiné.

Scène de magie dans la forêt des elfes

Un lutin a gravé sur l'arbre du bonheur
De ses doigts acérés, entrelacés, deux cœurs.
L'arbre blessé laissa couler comme des pleurs
Trois gouttes d'hypocras d'une douce saveur

La première fut happée par un crapaud fétide
l'animal fut changé en fée des lieux humides
Une autre fut lampée par un serpent perfide
qu'elle changea à son tour en fée des lieux arides

Le lutin s'empressa d'absorber la dernière
Pensant naïvement que de cette manière
Il séduirait la princesse de la clairière

A la forêt des elfes rien n'est jamais sûr
le charme le jeta aux deux fées en pâture
Et le lutin, déçu, s'enfuit à vive allure.

La voix d'outre-Savoie

Clin d'œil en direction d'un deuil succédané
De tant d'années recouvrées au seuil de l'automne
Sous couvert d'un rictus damné et condamné
A tâtonner sans fin sous la grisaille atone
D'un air glacial et sec, enveloppe sévère.
C'est véritablement, prémices de l'hiver
La naissance de vents violents et pervers
Mutant les prés joyeux en un vil enfer vert.

Les rafales éhontées d'un ouragan voleur
Ont eu raison des derniers relents de mon cœur.
Plutôt que d'esquisser l'embryon d'un sourire.
Mon âme désormais préférera mourir.

Tempête, Ô temps qui (rompt) ; tempête, t'embêtes tout
l'monde

De tes tourbillons fous, de tes borées immondes
Orage, Ô désespoir ! (Il fallait que j'la fasse
Un peu d'humour n'a jamais fait perdre la face)
N'ai-je dont tant vécu que pour cette avarie ?
Enfermé en enfer mais jamais aguerri
Je subis tes caprices et Capri c'est fini
Car c'est à Rimini que naquit Fellini.

Les rafales éhontées d'un ouragan voleur
Ont eu raison des derniers relents de mon cœur.
Et puisque le tourment n'a pas de ministère
C'est mon âme qui va dévoiler le mystère :

La tempête en Savoie perturbe de sa voix
Le silence si lancinant et nous envoie
Des accents de Russie et dans cette rue-ci
Ou dans cette allée là où j'ai connu Lucie
(Elle et moi, quel émoi !) Il se crée en secret
Un crépuscule infâme, un destin échancré
Prémises avérées pour amours impossibles
Que les affres de l'orage ont choisis pour cible.

Les rafales éhontées d'un ouragan moqueur
Ont eu raison des derniers relents de mon cœur
Sous une pluie de pleurs ma jeunesse s'éperd
Mon âme aigrie s'enfuit et délaisse ses pairs

A savoir que sa voix résonnait dans ma tête
Ma jolie savoyarde avait l'esprit en fête.
On s'est aimé de Pâques jusqu'à la Toussaint
Tout simplement. Elle était mon petit poussin
J'étais son spadassin mais le soleil un jour
Cet astre bienveillant pour notre bel amour
A quitté la cité. De celle que j'aimais
Éloigné à jamais, je errais je ramais ...

Les rafales éhontées d'un ouragan farceur
Ont eu raison des derniers relents de mon cœur
Sous les foudres des cieus tumultueux et froids
Mon âme torturée a sombré dans l'effroi.

Te voilà à présent mon complice d'un soir
Je t'ai dévoilé la mon complet désespoir
Tu n'as pas tout compris et je t'en félicite
C'est moi qui n'ai pas été assez explicite
Mais essaie un instant, un court instant seulement
De te mettre à ma place et capter mon tourment
Pour ce faire, librement, sans obstacle et sans frein
Il te faut tout d'abord entrer dans le refrain

Les rafales éhontées d'un ouragan rageur
Ont eu raison des derniers relents de ton cœur
Sous les foudres des cieus tumultueux et froid
Ton âme torturée a sombré dans l'effroi

Et sous le vent gourmand, imagine le temps,
Ce tangage de vie : tu attends le printemps
Tu t'engages dans l'eau perturbée de l'étang
Dans les temps, haletant, et tu espères tant
Le retour du beau temps qui te rendra ta mie
Le temps de faire l'amour, nus sur un tatami.
C'est dans cette anxiété que ton esprit divague
T'enlisant, en lisant les tansons de ces vagues ...

Je préfère manger à la comptine

Trois petits cochons s'en allèrent au pré
Ils virent le loup de près
Trois petits loups s'en allèrent au champ
Ils virent le petit cochon marchand
Marchant
"Qu'est-ce que tu vends
Petit cochon marchand
En marchant ?
- Je vends du vent
Comme avant
Lorsque j'étais vivant"
Le petit cochon marchand marcha
Dans la litière du chat
Les trois petits loups s'en allèrent
Prendre l'air
Tralala-lalère !

Straight boy song

Boy
I've such a lot love for you

Boy
Straight boy
Why are you straight boy ?
I've such a lot love for you

Boy
Straight boy

Street boy
Why are you straight street boy ?
I've such a lot love for you

Boy
Straight boy
Street boy
Bad boy
Why are you bad straight street boy ?
I've such a lot love for you

Boy
Straight boy
Street boy
Bad boy
Sweet boy
You are so sweet bad straight street boy
And I've a lot love for you

Poupoupidou !

La meilleure façon d'aimer.

Je t'aime mon amour je t'aimerai toujours
Mais je ne t'aime pas jusqu'à la fin des jours.
Tu m'as aimé un jour mais tu ne m'aimes plus.
Et moi je l'ai dans le tra-la-la-la-li-la-lu,
Tra-la-la-la-lère !
Sans en avoir l'air.

Je t'aime comme un soleil, je t'aime dans mon sommeil.
Tu m'aimes comme une abeille au creux de mon oreille
Mais je ne t'entends pas et je ne t'aime plus.
Et c'est toi qui l'as dans le tra-la-la-la-li-la-lu,
Tra-la-la-la-lère !
Sans en avoir l'air.

On dira que je t'ai aimé je t'ai fait envie.
On dira que tu m'as aimé tu m'as fait envie.
On dira qu'on a décidé qu'on ne s'aime plus.
On l'a tous les deux dans le tra-la-la-la-li-la-lu,
Tra-la-la-la-lère !
On en a tout l'air.

La meilleure façon d'aimer
Je crois que c'est la nôtre,
C'est de faire comme les autres
Et se séparer.
Ba-da-ba-da-ba-da-bam !
Ba-di-ba-di-bam !
Zim ! boum !

Belle dame

Allez venez belle âme
La foule vous attend
Revenez à Padam
Au moins pour quelque temps

Je vous connais Madame
Vous m'avez tant ému
Vous étiez belle Madame
En ombre de la rue,

Dire qu'il suffit parfois
Que s'écrase un avion
Pour qu'on perde la foi
En ce que nous rêvions

Vos amants contrariés
Votre accordéoniste
Gitan, contrebandier
Ont tous quitté la piste

Là-haut, avec Marcel
Entonnez le refrain
De notre même, celle
Qui ne regrettait rien

Allez venez belle âme
La foule vous attend
Vous étiez belle Madame
Mon Dieu ! Passe le temps...

Amourire

Captif en ton sourire
Je t'aime à en mourir
De rire

Avec toi je m'éclate
De rire
A m'en faire dilater la rate

Je t'aime comme un fou rire
De guenon
Et je ris pour un oui
Pour un non

Mais pour un oui de toi
Je te te passerais la blague au doigt

Mille bleuets

Cette cérémonie est enfin terminée
Chacun est reparti la gueule enfarinée
Un bouquet de bleuets fané dans sa besace
Témoin de ses héros de Lorraine ou d'Alsace.

Ce fut à nouveau un bel hommage émouvant.
Au seuil du monument harcelé par le vent,
Déserté pour un an, ne reste qu'un gamin.
Il n'a point de bouquet dans sa petite main
Mais dans son cœur blessé des milliers de bleuets
Qui, malgré les années ne faneront jamais.

Il veut les distribuer à tous ces oubliés,
Ceux qui "pour lâcheté" se sont fait fusiller,
Qui transis par la peur ont péri contre un arbre
Et n'auront jamais leur nom gravé sur ce marbre.

Jacasserie souveraine.

Matin dansant
Matin chantant
Mâtin
Mate un peu ce gratin !
Ça sent le café et les tartines grillées
Et l'eau de Javel et le Channel
Et que ça vous gueule à l'oreille !
Ça réveille.
Les vieilles révèlent les nouvelles de la veille :
Les derniers caquets de la télé,
Les oreillons du petit dernier,
Le prix de l'essence.
Et que ça bouge dans tous les sens !
Jacasserie souveraine.
Dieu ! que la nuit était sereine ...

Au pied de ma muraille

Au pied de ma muraille je suis si bien !
Mus par un vent violent je vois s'éloigner toutes les frasques
de mon passé.

Je suis serein,
Protégé par ces pavés empilés un à un au bout de mon chemin.
Hugo, Zola, Daudet, Voltaire ...
Je suis fier de mes pierres.
Adossé, dé-stressé, à l'abri des éléments qui se déchaînent,
Je vois s'éloigner pour toujours les débris de mes joies et mes
peines,
De mes amours passés.

Mon enfance volée : envolée !
Mes vingt ans en galère : dans les airs !
Mes cornes de cocu : disparues !
La foule des croquants dont j'étais la risée : volatilisée
Évanouis mes désirs, mes loisirs, mes plaisirs, mes soupirs et
tous mes souvenirs.

Adossé à cette muraille
Je vois s'approcher, plus robuste qu'un rocher
Le jour de mes funérailles.

C'était un enfant

C'était un enfant d'émigrant
Le pantalon beaucoup trop grand
Le débardeur beaucoup trop court
Qu'il fasse lune, qu'il fasse pluie, il arpentait les cours.
Lorsque les passants se hâtaient
De regagner leurs doux foyers
Qu'il soit en forme ou fatigué il longeait la chaussée.
Sans passion, sans illusions
Nul ne prêtait d'attention
A sa candide quasi nudité.
A son joli minois
A ses fort biceps, son ventre plat et son bassin offerts aux
vents mais parfois ...

Un quidam un peu éméché
Une dame embobelinée
En quête d'entrevue glamour
Le regardaient passer, les yeux suintant d'amour.
Contre quelques billets froissés
Ou un simple sourire, ou rien du tout
Il acceptait d'accompagner pour quelque temps ces passants un
peu fous.
Le cœur en rut
Faire un bout de chemin avec eux, juste quelques heures,

quelques minutes

Au coin d'une ruelle

Dans un hôtel

Enlacés

A échanger quelques caresses, quelques baisers ...

Le temps a passé, et aujourd'hui

Sous la lune, sous la pluie

Son pantalon un peu troué

Son débardeur un peu désuet

Sa gueule d'ange un peu ridée

En cette fraîche et glauque nuit

Qu'est-il advenu de lui ?

Dans l'indifférence des passants diligents

Cet enfant d'émigrants

Gît là, sur le pavé

Abandonné

C'est comme ça

Le chapeau, la canne et les gants
Ce gentleman est élégant

Soie, cachemire et flanelle
Voyez la jolie demoiselle

Sourire en coin, regard de glace
Ce jeune loup a de la classe

Et ce vieux-beau, qu'il est mignon
Avec son nom et son pognon

Permanentée à la garçonne
Cette mémé est bien mignonne

Moi, mon froc délavé et mes souliers crottés
Mon sourire édenté et mon air empoté
Je vis dans un taudis, une mesure immonde
Mais je baise aussi bien que les grands de ce monde

... et toc !

Soldes monstres

Ni une ni deux dans le caddy !
Au supermarché Paradis :
Soldes géantes bienséantes
Pour la ménagère exigeante.

Tout à un euro au rayon
Des stylo-billes et des crayons
Et aussi des cartes postales.
Un euro le verre en cristal
Et au rayon des amoureux,
Un euro le cri langoureux
Du petit ami éconduit
Après avoir été séduit.

Rayon nostalgie, le plus grand,
Les articles sont à un franc.
On trouve en tête de gondole
Les rengaines de nos idoles,
Les romances des années folles,
Un euro pour la farandole ?
Ni une ni deux dans le caddy !
Dépêchons nous il est midi :
Le magasin ferme ses portes.
C'est le rayon des années mortes ;

Mais le commerce reste ouvert.
A côté du marché couvert,
Des soldes révolutionnaires,
Sur un étalage en plein air,
Achalandent avec fierté
Le rayon de la liberté :
Un euro pour l'indépendance.
Un euro pour l'impertinence.
Un euro la témérité.
Même prix pour l'immunité
Et aussi pour l'autonomie.
Ni une ni deux dans le caddy !

Lors, que le public est en liesse,
C'est l'heure de passer à la caisse.
C'est tout droit mais il faut encore
Franchir le rayon de la mort.
Le temps a passé, il fait nuit,
Mais à présent tout est gratuit :
La souffrance et la maladie,
Ni une ni deux, dans le caddie !

L'homme qui a tout

Cet homme a tout :
Les infortunes et les atouts.
Il a tout ce qu'il espérait,
Tout ce qu'il redoutait.
Il a la chance et la déveine.
Il a du sang bleu dans les veines
Et des aïeux miséreux.
Cet homme a tout pour être heureux
Ou malheureux.

Cet homme a tout :
Un gros matou,
Un petit roquet,
Un perroquet,
Un caméscope, un appareil photo,
Une auto, un bateau, un vélo, une moto
Et un hélicoptère.
Il a fait le tour de la Terre.

Et ce n'est pas tout :
Savez-vous ce qu'on dit partout ?
On dit que bien souvent il pleure,
Qu'il n'a pas de cœur
Mais qu'il est heureux en amour.
Ce galant bougre, tour à tour,
Reçoit dans son lit

Sa femme jolie,
Sa maîtresse infâme,
Et l'amant de sa femme.

Cet homme a tout.
Un petit toutou,
Un gros minou,
Tout ce qu'on peut imaginer
Accumuler
Dans une vie prospère
Ou une vie de misère.

Cet homme a tout accumulé.
Il a tout gardé.
Il n'a rien dépensé
Hormis la chose la plus précieuse,
La plus capricieuse :
le temps.

Alors Dieu lui a tout repris :
Ses mistigris,
Son caméscope, son appareil photo,
Son auto, son bateau, son vélo, sa moto,
Et son hélicoptère ;
Ses deux dames
Et l'amant de sa femme,
Ses toutous.
A présent Dieu a presque tout.
Il lui manque un dernier sésame :
Son âme.

Histoires courtes

De chaque côté de la fenêtre
Je n'oublierai jamais Maubeuge
L'olivier de kerpolen
Le saut de l'escargot
Ma cousine, elle est gentille
Quel âge as-tu, petit ?
Mon lit douillet
La couleur de l'océan
Le grand Cyrano
Xavier
Une seconde d'amour
La neige à Nantes
Fin de soirée

De chaque côté de la fenêtre

De chaque côté de la fenêtre il y a des enfants.

Un rayon de soleil frappe les carreaux, illumine de son reflet les petites frimousses des garçons qui jouent à la guerre, des filles qui jouent à la dînette.

Un rayon de soleil pénètre dans la grande chambre noire, frappe la porte close, enflamme sur son passage les poussières qui dansent.

En silence.

Une faible lueur nuance à peine le visage figé du petit bonhomme assis dos au mur, en tailleur.

Il n'a pas d'amis. Il fait des origamis à sa façon. Il plie et replie des petits bouts de papier, pendant des heures.

C'est l'idée qu'il se fait du bonheur.

On dit qu'il n'est pas normal. Il le sait.

Ça lui fait mal.

Les années passent, le petit fantôme devient un homme.

Il a gardé avec lui sa fenêtre ; il l'oriente vers le soleil et capte les rayons. Il observe les poussières qui dansent. Ça lui rappelle son enfance, celle qu'il n'a pas eue. Ça virevolte, ça va dans tous les sens.

De l'autre côté de la fenetre il y a des ouvriers, des secrétaires, des gens qu'on admire, d'autres qu'on méprise, des gens qui se font la guerre et qui rentrent le soir se remplir le ventre d'une bonne soupe bien chaude.

Les années passent encore. Une faible lueur nuance à peine les marques du temps gravées sur le visage du petit rien du tout. La

poussière s'est déposée sur sa fenêtre, il ne sait plus où est le soleil.

Son cœur épargné par la guerre ne reçoit plus de chaleur.

Il n'est pas normal, le petit rien du tout. Personne ne le lui dit plus, mais il le sait et il en est heureux.

Quelqu'un a lancé un caillou vers sa fenêtre.

Un rayon de soleil traverse le carreau cassé, et vient illuminer ses yeux pour la première fois.

Je n'oublierai jamais Maubeuge

Parlaient-ils français, allemand ou wallon? Aucun mot ne fut échangé de tout le voyage. Aux aurores de ce 20 Février 1975, nous étions entassés comme des sardines dans le fourgon. Lorsque nous sommes arrivés à Maubeuge, nous n'étions plus que trois à être remis aux autorités françaises, les autres ayant été débarqués dans divers pénitenciers belges. Suite aux vérifications d'usage, je fus le seul à être libéré rapidement ; on me restitua même mon couteau à cran d'arrêt et mon paquet de tabac qui, selon la police belge, contenait des traces de cannabis.

Il n'était pas très tard, mais j'étais trop épuisé pour reprendre la route. N'ayant pas un sou en poche, je décidai de me rendre à l'hôpital public dans l'espoir de m'y faire héberger pour la nuit.

Je fus surpris de voir que dans cette commune les gens ne s'écartaient pas quand je les interpellais pour leur demander mon chemin. Ils étaient même souriants, parfois, contrairement à la dame de l'accueil qui me rétorqua très sèchement qu'elle ne me laisserait entrer que sur présentation d'un document certifiant que je n'étais pas recherché :

- Je sors juste du commissariat après avoir été expulsé de Belgique. Vous ne pouvez pas me laisser dormir dans la rue par ce froid !

- Dans ce cas dépêchez-vous d'y retourner avant 18 heures, ensuite ce sera fermé au public.

Il fallait en effet que je fasse vite, à pied, pour traverser la Sambre et poursuivre au-delà, presque jusqu'à l'autre bout de la

ville, en quelques malheureuses minutes. Un policier me reçut sans attendre, me remit un papier dûment tamponné et me souhaita bonne chance. Il avait un visage austère, mais quelque chose de chaleureux émanait de ses yeux.

Me voyant de retour avec le précieux certificat, la dame devint subitement beaucoup plus affable. L'accueil du personnel fut convivial. On m'installa à une table du réfectoire et la femme de service s'excusa de n'avoir à m'offrir qu'un potage : l'heure du repas était passée et ils n'avaient plus grand-chose en cuisine. Je n'avais avalé de la journée qu'un bol de ce que l'administration belge appelle du café, sans sucre. Le breuvage bien chaud regorgeant de morceaux de légumes variés qu'on me servit dans cet établissement était le bienvenu et, de ma vie, je n'en oublierai jamais le goût. Pendant que je me restaurais, des malades de tous âges se succédaient pour venir me voir, m'apportant les uns un dessert, un fromage ou un fruit qu'ils avaient en réserve, les autres juste un sourire.

Je pensais passer la nuit sur une couchette, dans un couloir, comme ça se faisait habituellement ; ce fut dans une chambre individuelle, sur un bon matelas moelleux avec des draps bien frais et de chaudes couvertures qu'on me logea. Le lendemain matin on m'apporta un copieux petit déjeuner avec du vrai café.

Je repris la route vers Luxembourg le cœur empli d'espoir en un monde meilleur, mais au sortir de l'agglomération je vis un oiseau s'envoler, puis disparaître dans le lointain. Je crois bien que c'était une hirondelle.

Le vent glacé redoubla de violence.

L'olivier de kerpolen

Sous le soleil des Îles de Kerpolen, non loin des plages de galets multicolores bordées d'ormes et d'ajoncs, et de chardons bleus, surplombant fièrement quelques conifères chétifs, tous courbés, saluant le continent, se dresse, majestueux, un olivier.

- Un olivier ?

- Oui, un olivier, l'arbre.

- Un olivier, à Kerpolen ?

- Et pourquoi pas ? ... Le vent s'infiltré entre ses branches en émettant un sifflement singulier, ses feuilles humectées par les embruns tournoient et scintillent de mille éclats. Solide et fort comme les rochers qu'il domine du haut de la falaise, il résiste, impassible, à la tempête et à l'orage qui gronde.

- Ah, non !

- Quoi, non ?

- Sous le soleil, tu as dit, et maintenant tu parles d'un orage.

- Oui, mais l'orage, il peut être au loin, il s'approche...

- Si l'orage est au loin, il peut résister, ton olivier, c'est pas dur.

- Bon, pas d'orage. Il résiste ... aux merles et aux goélands.

- Oui, si on veut.

- La faune et la flore avoisinantes, intrigués par cette essence nouvelle (il n'y a pas beaucoup d'oliviers dans la région) ...

- C'est ce que je te disais tout à l'heure.

- As-tu fini de me couper ? La faune et la flore, donc, qu'est-ce qu'ils font ? Je ne sais plus maintenant.

- Oh ! Je te vois venir ! Qu'est-ce que c'est que cet arbre qu'on ne connaît pas ? Un étranger, encore, qui vient bouffer notre bonne terre. Retourne dans ton midi, dans ton sable et tes cailloux !

- Mais non, qu'est-ce que tu racontes, ce n'est pas ça du tout !
Bonjour la poésie ! C'est un conte de fées.

- Alors il faut des fées, et puis des Korrigans, une sorcière ...

- Oh ! Et puis, après tout, c'est ton histoire, débrouille-toi avec !

- D'accord, je continue. Je peux, en vers ?

- Ça va être beau ! enfin, essaie ...

- Du haut de la falaise

L'olivier, mal à l'aise,

A tort ou à raison

Cherchait une maison.

Maison ?

Mais on n'a pas envie

De le garder en vie

En vie ...

En visiteur avide

Euh ...

- Oui ?

- C'est le vide ...

- C'est pas mal pour l'instant, mais tu n'es pas obligé de chanter.

- Le rap de l'olivier

- Jaillit de mon clavier

- Ces quelques notes en prime

- Ce n'est pas de la frime

- C'est pour trouver mes rimes

- Il faut croire que ce n'est pas très efficace ...

- Vas-y, toi, continue l'histoire.

- Que je continue ? D'accord. Je recommence :

- Sous le soleil des îles de Kerpolen, non loin des plages, tout ça, ... il y avait un figuier. Un figuier, c'est normal, là-bas, en Bretagne, l'histoire est terminée.

Le saut de l'escargot

Notre siècle s'annonce très prometteur en révélations scientifiques ; une de ces découvertes explosives m'a récemment fait bondir : les éléphants seraient les seuls animaux qui ne peuvent pas sauter. Je décidais sur le champ, mine de rien, d'aller m'éclater à voir gambader les escargots de mon jardin.

Caché dans les lupins, je restais ainsi des heures, à tenter de surprendre quelque gentleman cabrioleur à coquille. J'allais m'endormir quand un troupeau déboula. Une horde d'escargots envahit la pelouse. Courant dans tous les sens, dans cet espace clos, ils finirent par faire un bouchon. C'étaient des escargots de Bourgogne ; de Sauternes auraient été plus appréciés, car c'est bien de les voir sauter, et en gros plan, que j'attendais avec tant d'impatience.

C'est grave.

Que ne fut pas mon déboire quand, sifflant d'admiration, je me fis repérer.

Les escargots en ont marre d'être espionnés.

Leur chef se dégagea de l'embouteillage et ivre de colère, m'interpella. Il voyait rouge et ne me crut point alors que j'affirmais n'être là que pour humer la rosée du matin et que je n'avais pas l'intention de baver sur eux. Quand j'essayai de lui tendre la main, ce fut le bouquet :

- Non ! Tu vas me salir !

- Alors casse-toi, pauvre con.

Il était temps que je rentre à vive allure, prendre mes médocs.

J'ai bien failli recevoir un coup de corne.

Cette triste expérience ne m'a pas découragé. Je veux voir un

escargot sauter et aujourd'hui, je suis fin prêt. J'ai fait des repérages ; j'ai noté les heures de passage des gastéropodes et me suis muni d'un équipement dernier cri : déguisé en fléau d'armes, je passerai inaperçu.

Entre les deux processions de 14 heures 30 et 16 heures 15, il y a un éclaireur qui passe, tous les jours, sauf le dimanche et le premier mai. Il est seul, il inspecte jusque derrière les bégonias, pour s'assurer qu'il n'y a point de petits granulés bleus, ou même de troupes ennemies. C'est le moment de m'en approcher discrètement, vêtu de mon déguisement, et de mettre mon plan à exécution.

Je me suis muni d'une petite planchette en bois de cèdre, bien lisse, que j'ai copieusement savonnée de surcroît. Au moment où l'animal s'apprête à s'engager dans la légère excavation causée par le rosier que j'ai arraché la semaine dernière parce qu'il attirait les libellules, et que les libellules ont la fâcheuse particularité d'effrayer Toby, ce vieux chien croisé bichon caniche doberman que j'ai adopté il y a déjà sept ans au refuge de la SPA où j'ai travaillé comme bénévole aux côtés de Martine, ma voisine, divorcée de l'ex-adjoint au maire de la commune, qui ne s'est pas représenté aux dernières élections malgré les félicitations qu'il a reçues personnellement pour son action de fleurissement des abords de la Mairie où j'étais allé une nuit dérober subrepticement ce magnifique rosier que j'ai donc finalement décidé d'extraire de ce parterre, créant de ce fait ladite excavation dans laquelle ma future victime s'apprête à s'engager, je lance un petit caillou dans la vieille gamelle toute rouillée que Martine avait jeté de rage dans mon jardin parce que j'avais opposé mon veto à sa réélection à la vice-présidence d'honneur de la société protectrice des animaux.

Allô ? Eh ! Vous êtes toujours là ? Ah ! Vous relisez le dernier passage, bon, j'attends ...

Ça y est ?

Bien !...

Alerté par le bruit, l'escargot se retourne et j'en profite pour disposer la planchette au fond du trou.

- Bon sang ! Se dit l'escargot, je suis en train de perdre mon temps, il faudrait que je me dépêche de finir ma ronde !

Il s'engage dans la pente à vive allure, et c'est avec une inertie incommensurable qu'il arrive au niveau de la planchette, qui fait ainsi office de tremplin : il va sauter, il va sauter très haut ...

Hélas, quand il arrive en haut, c'est déjà l'automne. Les feuilles qui étaient ressuscitées sont toutes re-mourues, et je suis très désappointé : une feuille morte, virevoltant sous le vent, vient à passer juste devant ma planchette bien savonnée, au moment même où l'objet de mon expérience y arrive au sommet. L'escargot atterrit sur la feuille qui va le poser délicatement sur le rebord du bassin situé près de la vieille gamelle toute rouillée de cette exécration Martine.

- Martine, je te hais !

Demain, j'irai voir l'escargot, je me posterai près des lilas, j'irai voir l'escargot toutes les semaines, l'escargot, il sautera !

Ma cousine, elle est gentille

Il la tenait par la taille, ils se sont embrassés

Mon père a souri

Ma mère est allé faire du café

Nous nous sommes installés sur la canapé du salon.

La lettre à Elise retentit, ma cousine se leva, et prétextant un rendez-vous de dernière minute, prit congé.

- Restez Salim, je vous en prie, dit ma mère qui n'est pas raciste. Nous allons faire connaissance.

- Avez-vous pensé au mariage ? demande mon père. Que faites-vous dans la vie ?

- Je suis encore au lycée, dans la même classe que Jimmy.

- Ah, bon ? Que le monde est petit !

J'ai dit à Salim que j'avais le dernier enregistrement de Madonna. Il a voulu l'écouter. Quatre à quatre nous avons gravi les escaliers qui mènent à ma chambre en nous donnant des coups d'épaule.

J'ai verrouillé la porte.

J'ai mis de l'ordre à mes cheveux.

Il a mis un peu plus de noir sur ses yeux ...

Ma cousine, elle est gentille.

Quel âge as-tu, petit ?

Quel âge as-tu, petit ?

Tu ne veux pas me répondre ...

Où sommes-nous ? Dans quel pays ?

Où sont mes compagnons ?

Tu comprends ce que je dis ?

Tu ne connais pas ma langue ...

Bien sûr, tu es trop jeune.

Tu es trop jeune aussi pour porter ce fusil.

Sûr qu'il fait deux fois ton poids.

J'ai soif.

Ces liens me font mal.

Je dis : j'ai soif !

Eau, Glouglou, boire ...

Va me chercher à boire, allez! Va ...

Oui, c'est ça, retourne-toi.

Cache-moi ces yeux innocents, ce visage angélique.

Ces yeux qui ont frôlé tant de fois le viseur de ton fusil.

Ces yeux qui ont tué des serviteurs de ma patrie.

Sans haine.

Au nom d'un dieu qui est le même que celui de tes ennemis.

Quel âge as-tu, petit, et à quel âge finiras-tu ta vie ?

Petit ?

Regarde-moi ... Tu ...

Mon lit douillet

Mon lit est si douillet que ce matin je lui ai fait mal en me levant :

- Pardon ! Je n'ai pas voulu le faire exprès. Je me suis hâté avec vent et précipitation dans la cuisine pour mettre mon café à cuire, puis je suis allé asséner un coup de téléphone au boulanger pour me faire livrer du pain et des croissants tout neufs. Quand celui-ci frappa la porte, elle fut complètement sonnée.

Comme j'invitai l'artisan à partager mon repas, il avala tout ce qu'il venait de me livrer. Heureusement que j'avais coupé le café en deux parts égales.

A peine le temps d'enfourcher ma voiture , j'étais déjà arrivé au boulot. Les deux coudes sur la table, une main sur la souris (celle du PC), un œil sur le stagiaire, l'autre sur la pendule, la tête dans les nuages, le nez dans mes dossiers, le cul entre deux chaises, je faisais semblant de dormir de peur que le patron crût que je m'amuse.

C'est tous les jours pareil, même demain.

Personne ne fait attention à moi. Le soir quand j'allume la télé, elle ne me regarde même pas. Je ne peux même pas sauter dans mon lit vu que je suis tout seul.

Tant mieux pour lui, il est douillet.

Il est si douillet que ce matin je lui ai fait mal en me levant :

- Pardon ! ...

Etc.

La couleur de l'océan

J'étais en pleine mer, sur un fier navire enluminé d'or et de diamants. De jeunes et fringants matelots manœuvraient en chantant « Hisse-haut » à l'unisson parfaite, tandis qu'une troupe de dauphins nous guidait vers des terres idylliques.

Vous auriez pu me laisser terminer ce rêve ...

Vous en faites, des tronches !

Ça va, j'ai compris.

Attendez que j'ai fini de m'habiller, voyons !

Plait-il ?

Quelque chose à transmettre à notre Seigneur ? C'est cela ... Si j'ai quelque chose à lui dire j'en aurai bientôt l'occasion. A moins que vous ne souhaitiez aller le voir à ma place ? Vous avez entendu, Monsieur le Juge ? Cet homme désire me subroger.

Non ?

Bon !

Ça ne coûte rien d'essayer.

Suivez-moi, c'est par là ? Vous préférez couper par ici ? En

effet, c'est plus court.

Pas de courrier, non, je préfère faire ça à tête reposée.

Pas de déclaration non plus, ça ne vaut pas le « cou ».

Le tabouret, c'est pour moi ? Un peu rudimentaire. Je suppose que je n'ai pas le choix.

Vous avez déjà tranché.

Faites attention avec ces ciseaux ; mais qu'est-ce que vous faites ?

Ça va pas la tête ? C'est de la marque, cette chemise ! Ah ! Je vous vois venir ...

Dans la poubelle le col, pas dans ta poche, gredin !

Découpe-le.

En petits morceaux.

Découpe le !

Dés que j'aurai le dos tourné tu vas le récupérer sinon, je n'ai pas confiance. Tu as de la chance que j'ai les mains liées.

Je préférerais du café si c'est possible. Non ? Bon, va pour le rhum.

Brrr ! Le matin, de bonne heure ... ça décoiffe !

Non, merci, la cigarette vous pouvez la garder.

C'est un lieu public ici.

La voilà, cette fameuse machine ...

Elle n'est pas belle.

Vous pouvez disposer, je n'ai plus besoin de vous.

Je retourne à mon rêve.

Les voiles se sont repliées, le navire a terminé sa course. Les jeunes et fringants matelots se sont endormis. Les dauphins me font signe de monter dans la chaloupe.

L'océan est rouge.

Le grand Cyrano

Arrogant :

"Que dis-je ? ..."

Fringant :

"Que dis-je ? ..."

Epique :

"Que dis-je ? ..."

Impertinent :

"Que dis-je ? ..."

Cavalier peut être ?

"Que dis-je ? ..."

Dans un coin sombre des coulisses, caché derrière des masques et des robes, le grand Cyrano répète sa réplique.

"C'est un pic !"

Non,

"C'est un pic ?"

Non.

"C'est un pic..."

Le grand Cyrano est fatigué. La salle s'emplit peu à peu.

Le grand Cyrano est malheureux.

Les quatre coups vont retentir, quatre coups de poignard.

Le rideau va se lever, va dévoiler le décor

Mais pas son cœur, juste son corps.

"C'est un pic ! c'est un cap ! ... ha ! ..."

Comme chaque soir, le public acclamera le grand Cyrano amoureux de Roxane.

Amoureux de Roxane ...

Sur scène

Et sur scène seulement ; Car dans le cœur du grand Cyrano, il est un autre secret, et ce secret, le public ne le connaîtra jamais. La cause de son trouble n'en saura rien non plus.

Le grand Cyrano n'a jamais su, et ne saura jamais dire "Je t'aime ..."

Ah, non ! c'est un peu court jeune homme,

On pouvait dire, oh Dieu! bien d'autres choses :

Je te chéris, je t'adore, je brûle d'amour pour toi, que dis-je ?

Ton âme, telle la foudre, a pulvérisé mon cœur...

... Christian".

Xavier

J'aimais bien le catéchisme. J'aurais dû le détester pourtant : ça se passait le jeudi matin, seul jour où j'aurais pu rester au lit un peu plus longtemps.

J'aimais bien d'abord parce que j'étais doué. Chaque fois que l'abbé Billard posait une question, je savais y répondre :

« Qui a créé le ciel et la Terre ?

- C'est Dieu.

- Bien ! Jimmy. »

« A qui fait-on offense quand on fait un péché ?

- A Dieu.

- C'est exact, Jimmy, tu as compris. »

« Qui est le père de Jésus ?

- C'est Saint-Joseph !

- Non, Xavier, ce n'est pas Saint-Joseph.

- C'est Dieu.

- Oui, Jimmy, c'est Dieu le père de Jésus. »

Je pouvais continuer à somnoler sur mon banc ; dès que l'abbé Billard me posait une question, je répondais : « Dieu », et il était content.

J'aimais bien aussi le catéchisme parce que les enfants que j'y retrouvais n'étaient pas les mêmes qu'à l'école. Je faisais partie de

la paroisse des quartiers modestes, alors que mes camarades de classe habitaient dans la cité qui venait d'être construite, avec tout le confort moderne qui nous manquait tant ici. Je me sentais moins exclus dans ce milieu qui était le mien.

Quand je sortais de l'école, je devais rentrer directement à la maison. Il me fallait exactement sept minutes pour faire le trajet en me dépêchant ; si je dépassais ne serait-ce que d'une minute, c'était parce que j'étais allé traîner on ne sait où et j'avais droit au mieux à des remontrances. Au catéchisme, c'était différent car on ne sortait pas toujours à la même heure. Souvent j'avais le temps de rester plusieurs minutes m'amuser avec les copains. Entre l'église et la salle de catéchisme il y avait un grand terrain vague. Nous pouvions nous y donner à cœur joie avec nos vélos. C'est au cours d'une de ces récréations que j'ai été pour la première fois en contact avec Xavier. Il était adossé à un mur, tout seul, quand un de mes camarades, Luc, me le désigna et me dit :

« Tu le connais le gars là-bas ? Eh bien c'est un lèche-cul.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Rien, je dis ça comme ça.

- On va le voir ?

- Oui, d'accord, on va s'amuser. »

Ma bicyclette avait de très bons freins, et je la maîtrisais parfaitement. Je décidai de faire une petite frayeur à ce garçon : je filai droit vers lui, et stoppai mon véhicule au tout dernier moment.

« Tu te crois malin ! me dit il, en détournant le regard.

- C'était juste pour te faire peur, ce n'était pas méchant. C'est comment ton nom ? lui demandai-je.

- Xavier, me répondit-il, maintenant, laisse-moi tranquille.
- Il n'est pas commode, dis-je en me retournant vers Luc.
- Je te l'avais dit, laisse tomber. »

A cette époque l'abbé Billard avait besoin d'enfants de cœur. Luc avait été le premier à proposer ses services. Comme c'était mon meilleur copain, et que d'après lui, c'était très amusant de faire ça, je me suis laissé convaincre à mon tour de servir la messe. Je pensais que ce serait une occasion supplémentaire de se voir. Le planning de l'abbé en décida autrement :

- Tu seras avec Xavier, me dit-il, tu aimes bien Xavier, n'est-ce pas ?

- Oh, oui, bien sûr, monsieur l'abbé. »

Ce qui devait être un amusement fut en fait une corvée. Plusieurs fois par semaines je devais me lever encore plus tôt que d'habitude pour voir un prêtre boire du vin de messe devant quelques vieilles femmes, accompagné d'un garçon qui ne m'adressait presque pas la parole et me regardait même avec dédain. J'ai tenu deux ou trois mois comme ça, puis j'ai fini par trouver une bonne excuse pour mettre fin à ce service.

J'avais 12 ans, l'âge de faire ma première communion. Ce sacrement était précédé de trois jours de retraite, afin de bien se préparer à l'événement. C'était la première fois que j'avais l'occasion de quitter cette famille qui m'oppressait, d'être libéré de mon père qui me tyrannisait. Le cadre était merveilleux. Nous logions dans un manoir bien entretenu, avec tout le confort, situé au milieu d'un immense parc boisé. Nous étions une vingtaine d'enfants, encadrés par l'abbé Billard, et parmi eux : Xavier.

Dés le départ nous sommes entrés tous deux en compétition : c'était à qui serait le plus dévotieux, donnerait le plus de voix pour

chanter les cantiques, répondrait le plus souvent « Dieu » aux questions de l'abbé Billard. Curieusement cette rivalité nous rapprocha. Le premier soir, au moment de choisir son lit dans le dortoir, nous nous sommes tout naturellement installés l'un à côté de l'autre. Ensuite nous ne nous sommes plus quittés d'une semelle. Que ce soit dans la salle de catéchisme, au réfectoire, dans les processions ou même pendant les temps libres, nous étions côte à côte, voire épaule contre épaule.

Je ne sais pas si c'était parce que «le seigneur m'avait regardé», mais j'étais passé de la mort à la vie. Je ne m'étais jamais senti aussi bien que dans ce manoir en pleine nature, en compagnie de Xavier. Pour moi c'était plus qu'un copain ; pour lui je ne savais pas, je n'ai jamais su, je ne sais toujours pas. A la fin de la retraite nous sommes rentrés chacun chez soi, et je ne l'ai plus jamais revu.

Cette histoire peut sembler banale, mais pour moi elle représente beaucoup. A l'âge de 12 ans je venais de connaître le premier amour de ma vie. Le retour à la maison avait été douloureux. De ce cafard qui m'a tenaillé pendant de nombreux jours il me reste encore quelque chose, quarante trois ans plus tard.

Une seconde d'amour

Mes yeux bleus aux contours assombris par la peine, sourcils intimidants, cernes emplies de haine, sous les néons des lupanars un soir d'été.

Ces yeux qui ont connu la clandestinité lancent des rais d'amour pour la première fois.

Un bruit assourdissant et je n'ai plus de rime.

J'ai pointé mon regard vers le ciel, vers l'abîme céleste où ton image se fraie un passage.

Les rumeurs, les rancœurs, les cancans des enfants, les caquets des clilles du mastroquet , les ragots des badauds chantaient à l'unisson cette chanson :

"Cœur de pierre est heureux, caïd est amoureux".

On t'avait dit:

"Ce gars faut pas t'en approcher".

A ce jour je n'avais rien à te reprocher.

Trop près ...

Tu es passé trop près.

La calomnie, la médisance, la délation, le venin, les injures et les accusations ; mes deux molosses en manque avaient besoin d'un os.

"Oui, patron, bien patron, oui, chef, bien chef !

A vos ordres chef !"

C'est quand on m'a montré ta dépouille meurtrie que j'ai compris.

Mes yeux bleus embrumés pointés vers ce néant que je rejoins céans.

Ces yeux souillés cette nuit par mon propre sang.

Un bruit assourdissant.

Attends-moi ...

La neige à Nantes

Ça commence toujours comme ça : la terre est mouillée, elle devient de plus en plus mouillée, je me dis : "ça ne tiendra pas"; et puis quelques flocons résistent sur les feuilles des arbres, les toits commencent à blanchir, je me dis : "ça va peut-être tenir". La neige commence à s'amonceler au pied des murs, les flocons sont de plus en plus gros et abondants. Je reste à la fenêtre, j'admire le spectacle. Un beau tapis blanc se dépose sur l'allée en face de la maison, lentement ... c'est à ce moment là qu'un con se ramène et bousille tout avec ses traces de pas. Il m'a vu à la fenêtre, il se tourne vers moi et avec un large sourire me dit : "Vous avez vu, il neige ! et ça tient !"

Je n'avais pas remarqué, crétin !

Le con est parti. La neige remplit peu à peu ses empreintes. Ça fait des heures que je suis là à observer la mutation progressive du paysage. Bientôt tout sera recouvert de neige, mais il commence à faire nuit, je ne verrai pas , je ne verrai rien.

On annonce de la pluie pour demain. Au réveil, tout aura disparu.

C'est con la neige à Nantes !

Fin de soirée

La fraîcheur de la nuit pénètre doucement dans ta chambre bucolique.

Les carreaux de ton squat sont tous cassés.

Tu t'étends sur le sol, m'entraînant avec toi dans un élan amoureux.

Tu es complètement bourré.

Le délicieux parfum oriental de ta peau douce et ferme, tel un fruit délicat et juteux m'enivre.

Tu me saoules avec ta peau de pêche qui pue le patchouli.

Tes yeux enflammés de désir s'attardent longuement sur les courbes de mon corps.

T'en as pas marre de me mater avec ton regard vicelard ?

Ton souffle vient généreusement caresser la base de mon cou, réchauffer ma poitrine pour s'évanouir enfin sur mes hanches.

Tu devrais consulter pour ton asthme.

Ta bouche a le goût de nos délicieux instants passés tous deux lors de cette soirée féérique où nous nous sommes rencontrés.

Tu avais choisi le pâté du chef en entrée, puis la brandade de morue. Moi je n'avais pas pris de fromage.

Un jour, peut-être, nous ferons l'amour.

Citations



" L'homme libre est celui qui peut choisir sa geôle."

" Ça sert à rien de rigoler, fallait y penser avant."

" Ce n'est pas toujours celui qui a créé l'outil qui sait le mieux s'en servir."

" Quand on veut récolter la lie du vin, il faut attendre qu'elle décante."

" Le vent ne sèche pas les larmes de celui qui baisse la tête."

" Tout ce qui est risible n'est pas forcément drôle."

" Qui du corps, du cœur ou de la mort sera l'ultime témoin de nos rêves ?"

" Rester dans l'ombre est la meilleure façon de n'en faire à personne."

" Au royaume des aveugles les voyants passent pour des menteurs."

" Ceux qui ne beurrent qu'un coin de la biscotte ne risquent pas de la casser?"

" La culture en occident c'est une caille qu'on t'a servi avec des frites alors que tu voulais des haricots."

" Fais ce que tu dis mais ne dis pas ce que tu fais."

" Les homophobes ne nous aiment pas et pourtant ils n'arrêtent pas de nous baiser."

" Le pire des échecs, c'est le constat d'échec."

" Si tu n'as pas envie de marcher, ne te plains pas que ça pue dans la charrette."

" Le paranoïaque a tort de penser que le monde s'est ligué contre lui : c'est contre moi que celui-ci se mobilise."

" Quoi de plus triste que de devenir immortel de son vivant ?"

" La nuit permet de découvrir une multitude de choses à qui sait voir avec son âme."

" Tant que ça restera gratuit les gens continueront à mourir massivement."

" Il n'y a pas d'humains exceptionnels, il y a des circonstances exceptionnelles qui propulsent certains humains au devant de la scène."

" Accuser un dessein d'être gris peut vouloir cacher qu'il est noir."